



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2012

Cartographies de l'Amérique / Histoires d'esclaves

---

# L'esclavage en milieu urbain : le cas de New York au XVII<sup>e</sup> siècle

Anne-Claire Faucquez

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/6221>

DOI : 10.4000/transatlantica.6221

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

### Référence électronique

Anne-Claire Faucquez, « L'esclavage en milieu urbain : le cas de New York au xvii<sup>e</sup> siècle », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 23 mai 2013, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6221> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6221>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 avril 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# L'esclavage en milieu urbain : le cas de New York au xvii<sup>e</sup> siècle

Anne-Claire Faucquez

---

In the society I'm describing, even the dark aspect of slavery was softened by a smile [...]. I have nowhere met with instances of friendship more tender and generous than that which here subsisted between the slaves and the masters and mistresses (Grant, 1808, 51-52).

- 1 Telle est l'image que les historiens ont longtemps donnée de l'esclavage dans les colonies du Nord, où l'environnement était majoritairement urbain. Loin des travaux des champs harassants, les esclaves semblaient ne s'adonner qu'à des tâches domestiques et à l'artisanat sous le regard bienveillant de leurs maîtres<sup>1</sup>. De plus, contrairement au monde clos de la plantation, la ville était réputée neutraliser l'impact de l'esclavage car elle était davantage sujette aux regards extérieurs, impression que Frederick Douglas exprima en ces termes en 1855 :

A city slave is almost a free citizen, in Baltimore, compared with a slave on Colonel Lloyd's plantation. He is much better fed and clothed, is less dejected in his appearance, and enjoys privileges altogether unknown to the whip-driven slave on the plantation. Slavery dislikes a dense population, in which there is a majority of non-slaveholders (Douglass, 1855, 147).

- 2 La ville fut également dépeinte comme un lieu favorisant la promiscuité entre l'esclave et son maître, ainsi que l'isolement des individus qui partageaient rarement un même foyer à plus de trois. Ainsi, les esclaves dans les colonies du Nord furent décrits comme davantage assimilés à la culture européenne que ceux des plantations du Sud (Herskovits, 1941, 123).
- 3 Cependant, selon l'historien Ira Berlin, les colonies du Nord étaient qualifiées de « sociétés avec esclaves » et non de « sociétés esclavagistes », dans lesquelles les maîtres pouvaient se montrer extrêmement cruels envers leur main d'œuvre qui n'était pas au centre de l'activité économique de la colonie (Berlin, 2003, 9). Loin de neutraliser l'impact de l'esclavage, la ville pouvait être ainsi le théâtre de violences où les esclaves

étaient en proie à l'exclusion sociale et la ségrégation. Le paternalisme du maître sur sa plantation et sa déférence face à ses esclaves étaient remplacés en ville par une hiérarchie sociale qui excluait l'esclave et le Noir libre, ou comme William Julius Wilson l'affirme où « la ségrégation remplaçait l'étiquette raciale paternaliste et servait de barrière délimitant les castes raciales ainsi que de contrôle racial » (Wilson, 2001, 196, traduction de l'auteur).

- 4 Si New York partage les caractéristiques des espaces urbains, elle se démarque de la zone géographique nord<sup>2</sup> en tant que colonie médiane, située entre la Nouvelle-Angleterre et les colonies du Sud et partage les marques des deux régions. En effet, la Nouvelle-Amsterdam qui s'était développée en partie grâce à l'esclavage, était devenue en 1664 un véritable « embryon de société esclavagiste » (Goodfriend, 1978, 133) où les Africains représentaient près de 15 % de la population totale (375 Noirs pour 1 800 Blancs). La seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, qui fait l'objet de cet article, est une période déterminante car elle représente un moment charnière au cours duquel les Anglais, nouvellement arrivés dans la colonie, mirent progressivement en place un système esclavagiste. Profitant de cet entre-deux, du laxisme des lois et du tâtonnement des autorités coloniales, les esclaves surent recréer leur propre espace de vie afin de résister à leur condition<sup>3</sup>.
- 5 Le présent article se propose donc de montrer la complexité de ce monde urbain auquel peu d'études ont été consacrées<sup>4</sup> et de déterminer la spécificité de l'environnement new-yorkais. L'esclavage y était-il plus clément ou plus violent, les maîtres plus paternalistes, les esclaves plus isolés ? Dans quelle mesure l'exemple new-yorkais est-il représentatif des autres milieux urbains ou se différencie-t-il des images traditionnellement données par l'historiographie ? Nous brosserons en premier lieu une peinture de l'espace privé des esclaves new-yorkais à partir d'un travail sur les sources judiciaires et notariales. Loin d'un environnement paternaliste, leur quotidien apparaît comme opprimant et leur espace de vie privé constamment fragilisé. Cependant, malgré la peur croissante des propriétaires face à l'accroissement de la population noire et à leur besoin pressant de contrôler et de réguler les agissements de leurs esclaves, la nature même des tâches qu'ils leur assignaient nécessitait de leur accorder une certaine autonomie. Ainsi, nous verrons comment les esclaves new-yorkais, loin d'être résignés à leur sort ou totalement assimilés, furent capables de se recréer un véritable espace de liberté.

## Un espace privé fragilisé

- 6 Située sur la pointe sud de l'île de Manhattan, la ville de New York était depuis sa fondation dense et concentrée. Selon le plan du duc d'York de 1664, elle ne mesurait pas plus de 500 mètres de longueur depuis son extrémité sud jusqu'à la palissade, située à l'emplacement de l'actuelle Wall Street (Jenkins, 1911, 9). En 1664, elle comptait 350 maisons pour 1 800 habitants et atteignit 750 habitations pour 5 000 habitants en 1703, soit environ cinq à six habitants par foyer (Bridenbaugh, 1955, 11). En 1701, l'Attorney General Broughton se plaignit au *Board of Trade* du manque d'espace dans la ville: « I have eight in family and know not where to fix them, houses are so scarce and dear, and lodgings worst in this place » (O' Callaghan, Fernow, v.4, 914). Par conséquent, peu de propriétaires d'esclaves pouvaient se permettre d'héberger leur main-d'œuvre dans

un logement séparé. Les esclaves vivaient généralement dans la maison de leur maître, dormant dans la cuisine, dans le grenier ou dans la cave, à même le sol ou sur une simple paille. Leurs abris étaient souvent confinés et les protégeaient mal du froid, de la chaleur ou des maladies et ne leur accordaient que peu d'intimité. Le témoignage du Révérend John Sharpe en 1713 nous laisse imaginer les piètres conditions dans lesquelles les esclaves accueillaient le missionnaire anglican Élie Neau : « They see him creeping into garrets, cellars, and other nauseous places, to exhort and pray by the poor slaves when they are sick » (NYHS Coll., v.13, 350).

- 7 Cependant, cette concentration de population variait selon les quartiers de la ville. Dans l'*East Ward* par exemple, le long de l'*East River*, centre de construction naval et de commerce, la demande de main-d'œuvre non qualifiée était grande d'où une forte présence de travailleurs africains. Le *South Ward*, quartier plus résidentiel où demeuraient les vieilles familles néerlandaises, y employait davantage de femmes pour effectuer des tâches domestiques. Enfin, le *North Ward* était quant à lui le quartier le plus pauvre et ses habitants possédaient rarement plus d'un esclave (Foote, 2004, 79).
- 8 De manière générale, les esclaves vivaient en faible nombre dans chaque foyer. Le recensement de la ville de 1703 nous apprend que les 801 esclaves de la ville étaient répartis sur 340 foyers ce qui faisait une moyenne de 2,4 esclaves par foyer (O'Callaghan, v.1, 611-24). Nous remarquons ici que le schéma des foyers new-yorkais est fidèle à celui des colonies du Nord, avec une prépondérance de petits foyers de un à deux esclaves. Cependant, cinq foyers hébergeaient tout de même plus de dix esclaves, comme celui de Pierre Pieret, le pasteur huguenot de la ville, qui en possédait 14 (Callaghan, v.1, 395-405). L'inventaire après décès de l'aubergiste Roger Baker en 1704 dévoile la présence d'une famille entière (Jack, Moll et leur enfant évalués à £ 110), d'un couple mère enfants (Nan et ses deux enfants évalués à £ 50), de trois hommes noirs (Hector, Madagascar et Rago) et d'une femme prénommée Janey. Le fait que certains esclaves soient évalués en groupe montre la volonté (soit énoncée par le propriétaire ou émanant des héritiers en charge de l'inventaire) de ne pas les séparer et de maintenir les liens familiaux. En revanche, l'inventaire ne permet pas de mettre en évidence les relations entre les trois hommes et la femme car ils furent vendus séparément (Scott, Owre, 1970, 180).
- 9 Ainsi, la promiscuité avec leur maître et leur dispersion dans la ville représentaient des entraves à la constitution d'un espace de vie privée et d'un cadre familial. De plus, New York se différenciait des autres villes dans son rapport du nombre d'hommes et de femmes. Déjà au temps de la Nouvelle-Amsterdam, le nombre d'hommes était supérieur au nombre de femmes<sup>5</sup> (Kruger, 1985, 43), taux qui fut conservé pendant la période anglaise (en 1703 on comptait 422 hommes pour 379 femmes)<sup>6</sup>. Néanmoins, certains esclaves parvinrent à se mettre en couple, voire à se marier même si leur union n'était pas reconnue par l'Église anglicane. Dans un courrier adressé à la SPG (la Société de Propagation de l'Évangile), le Révérend John Sharpe expliquait la difficulté qu'il avait à convertir les esclaves et à les baptiser à cause de ce qu'il considérait comme des pratiques païennes :

their polygamy contracted before baptism where none or neither of the wives will accept a divorce. [...] Some agree to break by mutual consent their negro marriages as I may call it and marry a Christian spouse. In these cases its [sic] difficult how to proceed without giving scandal or matter of temptation.

10 Certains s'unissaient avec des esclaves appartenant à des propriétaires différents. En 1697, l'esclave Dick qui était porté disparu, fut retrouvé dans la cuisine de George Rescarrick où il vivait en compagnie d'une femme noire qu'il appelait son épouse. Lorsqu'Élias Boudinot Jr., parti à sa recherche, entra dans la pièce et vit son esclave, ce dernier paniqua, attrapa un couteau, blessa deux hommes et en tua un troisième<sup>7</sup>. Nous pouvons ici soupçonner Dick de s'être enfui de chez son maître afin de venir vivre avec son épouse. Par contre, les sources ne nous disent pas si George Rescarrick était au courant de la liaison de son esclave et de la présence de son soi-disant mari. Ce dernier n'eut sans doute ni toléré que son esclave vive en couple sans son autorisation, ni hébergé illégalement un esclave en fuite. Lorsqu'ils étaient séparés de leurs conjoints, certains esclaves pouvaient se rendre coupables d'adultère, pratique que le révérend Sharpe condamnait sévèrement en déclarant :

the husband and wife seldom happening to belong to one family [...] one of the married parties [is] sold at some hundred miles distance where they can never hope to meet again and have not continence to persevere single (John Sharpe, 1880, 355).

11 Si nous ne sommes pas en mesure de recenser l'ensemble des couples esclaves mariés, nous avons pu néanmoins recomposer, à l'aide du recensement de 1703, 59 familles théoriques, 62 couples et 29 couples mères-enfants. En effet, nous pouvons supposer qu'en l'absence de liens de parenté, ces individus tentaient de se construire une famille de substitution dans l'univers clos de la maison du maître. Une femme esclave était en mesure de compenser l'absence de mère d'un enfant tout comme de jeunes esclaves pouvaient s'occuper d'un homme plus âgé comme s'il s'agissait de leur grand-père. Des liens de fraternité et de solidarité se créaient afin de rendre le quotidien plus supportable. Cependant, les familles biologiques comme celles de substitution étaient tout aussi fragiles et souffraient de la même façon des aléas de la vie du maître qui pouvait les séparer à tout moment.

12 Les chances d'être éloignés de leurs proches étaient plus grandes à New York que dans les plantations où les esclaves restaient aux mains d'une même famille de propriétaires et étaient transmis de génération en génération. En ville, en raison de l'exiguïté des habitations, lorsqu'un propriétaire n'avait pas suffisamment de travail à leur fournir ou s'il décédait, ses esclaves étaient vendus ou partagés entre les différents héritiers. Le devenir le plus fréquent des esclaves était le legs à l'épouse, tradition commune chez les Néerlandais mais qui se perdit chez les Anglais, en raison de leur pratique de la primogéniture<sup>8</sup>. Les épouses conservaient les esclaves le temps de leur veuvage, jusqu'à leur remariage ou pendant un nombre d'années fixes, après lesquelles ils revenaient aux enfants lorsque ces derniers avaient atteint la majorité, étaient vendus ou émancipés. Les esclaves pouvaient également être légués directement aux enfants. Les fils recevaient en majorité des esclaves masculins (jeunes ou adultes), alors que les filles héritaient davantage de jeunes esclaves ou de fillettes. Ceci peut s'expliquer par la préférence des pères à léguer à leurs filles les esclaves ayant le moins de valeur car ces derniers quitteraient la famille après leur mariage.

13 La vente était le sort que les esclaves craignaient le plus. En tant que biens meubles, ils pouvaient servir de monnaie d'échange lors de transactions financières, d'hypothèques ou du remboursement d'une dette (Kruger, 1985, 204). La vente d'un esclave pouvait également être un moyen de les punir<sup>9</sup>. En effet, il était financièrement plus rentable pour le maître de revendre son esclave plutôt que de le voir exécuté pour avoir commis un crime. Le 4 février 1664, Lysbet Anthony, qui avait mis le feu à la taverne de son

maître Martin Crigier, fut pardonnée et sauvée des flammes du bûcher mais ce dernier refusa de la garder et la fit vendre aux enchères publiques (O' Callaghan, 1965-66, 259).

- 14 En général, les esclaves qui étaient légués aux membres de la famille connaissaient une plus grande stabilité que ceux qui étaient vendus car ils restaient dans la même demeure ou dans la ville. Cependant, ces derniers devaient tout de même s'adapter à un environnement différent, aux exigences d'un nouveau propriétaire et cohabiter avec d'autres esclaves ou serviteurs, ce qui pouvait s'avérer particulièrement douloureux, comme le montre ce procès de 1659. Saartje Pieters avait loué son fils comme engagé à Jan Janzen mais ce dernier s'était enfui car il se faisait battre par l'esclave de la famille. Au cours du procès, Saartje demanda que son fils retournât finir son contrat et que lui fussent ajoutées les journées de travail perdues. Jan Janzen expliqua que lorsque son engagé s'était enfui, il avait envoyé son esclave à sa recherche et que le garçon refusait de revenir vivre aux côtés de l'esclave (Fernow, 1976, v.3, 40). Cette violence physique provenait également des maîtres qui cherchaient à corriger les insoumis. Ils pouvaient les battre ou les fouetter, les marquer de leurs initiales au fer rouge sur le torse, la poitrine ou l'épaule, leur mettre un collier en fer avec le nom du propriétaire ou les attacher à une chaîne pour les empêcher de sortir de chez eux. Le maître était aussi en droit de les envoyer en prison afin de les punir. Dans certains cas, il pouvait aller jusqu'à occasionner leur mort. Dans son acte d'émancipation daté du 17 février 1649, le propriétaire Philip Jansz Ringo déclara libérer de son propre gré son esclave Emmanuel Van Spangien et certifia qu'ainsi il ne le molesterait plus jamais (Page, 1997, 204). En 1677, John Cooley, forgeron de la ville de New York, battit son esclave à mort pour le punir de sa paresse et de son entêtement à ne pas vouloir travailler (Goodfriend, 1992, 123).
- 15 L'espace new-yorkais reste donc à première vue fidèle à l'image que les historiens ont donnée de l'esclavage urbain. Isolés, soumis à l'autorité et au bon-vouloir de leurs maîtres, les esclaves étaient confrontés à un univers hostile. Cependant, par la diversité des tâches qui leur étaient assignées, les propriétaires furent obligés de leur accorder quelques instants de liberté, qui purent soulager leur quotidien.

## Un environnement mixte entre régulation et liberté

- 16 Après la conquête anglaise de la colonie, la condition des esclaves fut peu à peu transformée et New York se mua progressivement en une société esclavagiste, l'esclavage passant d'une institution *de facto* à une institution *de jure*. Le duc d'York, nouvellement propriétaire de la colonie, était financièrement impliqué dans la *Royal African Company* et donc bien décidé à développer cette institution. De 375 Noirs libres et esclaves en 1664, la population noire doubla pour atteindre 800 individus en 1703, soit 17 % de la population de la ville (Greene, Harrington, 1932, 92). Par conséquent, les colons ressentirent progressivement le besoin de réguler cette population en passant les premières lois esclavagistes. En effet, comme l'affirme l'historien Edwin Morgan, les codes noirs reflétaient avant tout les appréhensions de la société coloniale et leur intérêt principal résidait « dans leur faculté à réguler la conspiration et la sédition. La peur des révoltes d'esclaves était constante dans les esprits de nos ancêtres. Le caractère sauvage de leur législation concernant la vie des esclaves ne peut être comprise que dans ce sens » (Morgan, 1897, 12). Par souci de prévention, la première mesure prise visait à limiter la liberté de mouvement des esclaves. Le 4 octobre 1682, la

Cour générale des Assises condamna les moments de détente que s'accordaient les esclaves le jour du Sabbat :

Many Great Evills and convenincys [...] Committed and Done by Negroes and Indian Slaves, their Frequent Meetings and Gathering themselves to gather in Great Numbers on the Lords Day [...] using and Exerciseing Severall Rude and Unlawfull Sports and Pastimes (Colonial Laws of New York, vol. 1, 356-57).

17 Or, cette loi semblait difficile à appliquer car elle fut l'objet de nombreux rappels tout au long du xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'au passage le 27 novembre 1702 du premier code noir intitulé *An Act for Regulating the Slaves* qui reprit les éléments essentiels des ordonnances précédentes et semble résumer l'intégralité des peurs des colons envers leurs esclaves : peur de les voir s'adonner au commerce et chaparder leurs biens, de s'assembler à plus de trois, d'agresser un Blanc, de s'enfuir et de trouver refuge chez des colons complaisants, et enfin peur que les esclaves puissent témoigner contre un Blanc au tribunal (*Colonial Laws of New York*, vol. 1, 521).

18 Cependant, malgré la peur croissante des propriétaires d'esclaves et de la population new-yorkaise, un certain laxisme régnait dans l'application de ces lois. À cet effet, le 9 avril 1700, une ordonnance condamnant l'irresponsabilité des propriétaires fut émise par le conseil de la ville :

The owners of Indian and negro slaves have neglected to restrain them from Associating together on the holy Sabbath in time of Divine Service to the Great Scandal of the Christian Profession and Religion. The common council orders that If more than three congregate such slaves are to be punished as the law directs (Stokes, 1915-18, vol. 4, 423).

19 En effet, de par la nature des tâches auxquelles les esclaves étaient assignés, il était difficile de les cantonner à un même lieu. Les maîtres étaient partagés entre leur nécessité de laisser leurs esclaves se déplacer afin d'effectuer leurs travaux et leurs peurs de les voir profiter de cette liberté pour se rebeller.

20 Washington Irving, dans son histoire romancée de la ville de New York, ne manque pas de mentionner la grande mobilité dont bénéficiaient les esclaves africains :

These Negroes, in fact, like the monks in the dark ages, engross all the knowledge of the place, and, being infinitely more adventurous, and more knowing than their masters, carry on all the foreign trade, making frequent voyages to town in canoes loaded with oysters, buttermilk and cabbages (Irving, 1865, 117).

21 Dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, alors que la ville commençait à s'étendre et que la population se densifiait, de nouveaux besoins apparurent et les tâches demandées aux esclaves furent de plus en plus diversifiées et spécialisées. Ils pouvaient par exemple être employés le matin à couper du bois ou à déneiger la cour et travailler l'après-midi à la construction d'une chaloupe (Berlin, 1998, 56). De plus, un grand nombre de propriétaires partageaient leur temps entre leurs diverses habitations en ville et dans les comtés ruraux limitrophes, sur Long Island, Staten Island ou dans le comté de Westchester où ils employaient leurs esclaves en fonction de leurs besoins.

22 Ces derniers étaient également amenés à circuler à l'intérieur des comtés. Ceux qui résidaient à New York étaient par exemple envoyés pêcher, chasser ou faire paître le bétail dans les pâturages de l'*Out Ward*, zone rurale située au nord de la ville (Jenkins, 1911, 9). Quant à ceux vivant dans les campagnes, ils étaient chargés de transporter ou de vendre des provisions en ville, le plus souvent sans aucune supervision de leur maître. Ceux habitant le comté de Westchester avaient l'autorisation de prendre le

bateau sur l'Hudson River, tandis que ceux du Kings se rendaient à Manhattan par le bac (Bond, 2005, 136-37).

- 23 Les esclaves étaient également mobiles au sein même de la ville car leurs services étaient loués à la population comme à la municipalité. Entre le 17 et le 30 septembre 1699, la ville de New York dépensa par exemple la somme de £ 40 pour employer des esclaves dans divers travaux de construction et de rénovation, notamment ceux de Trinity Church (Hodges, 1999, 42). Le 30 novembre 1711, le *Common Council* (le conseil municipal) fit mettre en place un marché aux esclaves au bout de *Wall Street* sur l'*East River* (Osgood, 1901, v.2, 458). Véritable poumon de la ville, le port était le lieu qui rassemblait la plus grande proportion d'esclaves. Un grand nombre y occupaient des emplois non qualifiés comme ceux de porteur, d'arrimeur, de débardeur ou de docker et travaillaient sur les quais, dans les cales ou les entrepôts.
- 24 À contrario, deux types de métiers obligeaient les esclaves à s'isoler davantage : l'artisanat et l'emploi domestique. Les artisans exerçaient une variété infinie de spécialités (cordonnerie, boucherie, boulangerie, menuiserie, ébénisterie, tannerie, filature, construction navale, brasserie, etc.). Afin d'être convenablement formés, ces derniers devaient être jeunes, parler une langue européenne, savoir lire, écrire et maîtriser les techniques de calcul ou de mesure (Foote, 2003, 73). Ces esclaves étaient donc davantage en contact avec leur propriétaire, subissant ce que l'anthropologue Melville Herskovits appela « un processus d'acculturation accéléré » (Herskovits, 1941, 140-41). Cependant, il leur arrivait de rompre leur isolement en accompagnant leurs maîtres en ville ou dans les campagnes environnantes pour proposer leurs services à leur population (Bernice, 1962, 167-68).
- 25 De même, les domestiques étaient cantonnés à l'univers clos de la demeure du maître. Leurs tâches quotidiennes étaient extrêmement diversifiées et variaient en fonction de la taille du foyer et du rang social du propriétaire. Ils avaient la responsabilité entière de l'entretien de la maison, du blanchissage, de la fabrication du savon, des bougies et de la cuisine. Tel l'artisan, le domestique devait être formé aux tâches à effectuer. En 1711, Joseph Baker laissa dans son testament la consigne suivante :
- To take especial care of my Negro girl named Elizabeth, free born in my house May 20, 1706 [...] at or before [Elizabeth] is eleven years of age she is to be taught to read English, good housewifery, and to sew, knit and spin linen and woolen well (Abstracts of Wills, 1893, v.2, 75).
- 26 Cependant, ces domestiques étaient parfois amenés à sortir pour puiser l'eau nécessaire pour boire, se laver, faire la cuisine et le nettoyage. Comme la ville de New York ne possédait pas de puits d'eau potable avant 1677, il leur fallait se rendre à l'extérieur de la ville (Bridenbaugh, 1955, 62). Les domestiques servaient également de valet ou d'assistant, accompagnant leur maître dans leurs déplacements. Frederick Philipse emmena par exemple sa cuisinière Marramita lors d'un voyage à Madagascar en 1698 à bord du navire *Margaret*. Cette dernière servit peut-être également d'interprète lors du voyage retour pour les nouveaux esclaves africains que Philipse ramenait à New York (Bridenbaugh, 1955, 21). Certains occupaient également la fonction de messager ou de coursier comme Thom Hicks qui avait réussi à gagner la confiance de son maître. Ce dernier l'envoya livrer au Capitaine Samuel Burgess « 20 pièces de huit, 20 dollars Lyon<sup>10</sup> » et un grappin puis, quelques jours plus tard, un fusil de chasse (Maika, 1997, 20).

- 27 L'environnement new-yorkais permit donc aux esclaves de bénéficier d'une certaine mobilité que l'on retrouve également dans la coutume néerlandaise d'enrôler les Noirs dans la milice. Ces derniers n'étaient cependant jamais armés et leur accès aux armes fut progressivement limité. Traditionnellement, ils y étaient employés pour jouer du tambour, de la trompette ou pour servir le régiment. Cette position leur était extrêmement favorable car elle leur permettait de se déplacer, de s'absenter de la demeure de leur maître et de leur routine, d'avoir des responsabilités supplémentaires, voir même de goûter à un sentiment de liberté (Bond, 2005, 139-40).

## La formation d'un espace de liberté

- 28 Si les esclaves new-yorkais jouissaient d'une certaine autonomie de par leur travail, ces derniers n'hésitaient pas à s'accorder de véritables moments de liberté quand ils échappaient à la surveillance de leurs maîtres. New York avait en effet la réputation d'être l'une des villes coloniales les plus gaies, où les habitants avaient coutume de se livrer à de nombreux amusements. Les jours de commémoration, la nouvelle année, le premier mai, l'anniversaire du roi ou de *Gun Powder Day* étaient célébrés tous les ans et finissaient souvent dans l'ivresse et les coups de feu (MCC, v.2, 15, 227, 231, 257). Nous pouvons donc imaginer que, lors de ces multiples sorties, les propriétaires d'esclaves baissaient leur vigilance face à leurs esclaves. Washington Irving recrée dans son roman cette ambiance festive qui faisait la joie des domestiques :

Once a year, on the first day of April, [...] this was always a kind of saturnalia among the domestics, when they considered themselves at liberty, in some measure, to say and do what they pleased, for on this day their master was always observed to unbend and become exceedingly pleasant and jocose, sending the old gray-headed negroes on April-fool's errands for pigeons' milk; not one of whom but allowed himself to be taken in, and humored his old master's jokes, as became a faithful and well-disciplined dependent (Irving, 1865, 517).

- 29 La ville était un lieu idéal pour faire des rencontres. Espace concentré, elle attirait les esclaves de toute la région qui s'y déplaçaient pour rejoindre des proches, pour participer à des événements sociaux comme les mariages ou les funérailles<sup>11</sup> ou pour trouver une compagne parmi le grand nombre de femmes qui y travaillaient. La ville regroupait également les différentes institutions comme les cours de justice, où les esclaves se faisaient juger, les places publiques où ils recevaient leurs châtiments.
- 30 Le lieu où les esclaves bénéficiaient de la plus grande autonomie aussi bien physique, économique que psychologique était le marché qui attirait les fermiers des régions environnantes depuis des villes aussi lointaines que Milford dans le Connecticut, Southampton sur Long Island ou des manoirs du comté de Westchester (Bridenbaugh, 1955, 28-29). Ces marchés hebdomadaires constituaient le centre de la vie de la communauté africaine qui se perpétuait depuis l'époque néerlandaise. Entre 1643 et 1664, 28 Noirs furent émancipés et se virent offrir plusieurs parcelles de terres par les gouverneurs Willem Kieft et Petrus Stuyvesant, toutes concentrées dans une zone marécageuse au nord de la ville et qui reçurent le surnom de *Negroes Land* (Stokes, 1915-18, vol. 6, 123-24). Cette communauté de Noirs libres put retrouver des aspects de vie qui leur étaient familiers dans les villes d'Afrique de l'Ouest à Luanda, Elmina ou à Curaçao où ils avaient grandi autour des marchés, des tavernes, de la vie animée des ports avec leurs marins et leur population mixte africaine et européenne. À New York, les esclaves venaient se mêler aux Noirs libres pour vendre et acheter divers produits

locaux, se mêlaient aux autres citoyens néerlandais, anglais et amérindiens avec lesquels ils commerçaient, buvaient, jouaient et s'opposaient dans divers jeux d'adresse (Hodges, 1999, 15). Cet endroit permettait aux esclaves de dépasser leur condition servile et de défier l'autorité des Blancs. Ils pouvaient espérer gagner de petites sommes d'argent dans l'espoir de racheter leur liberté ou d'améliorer leur condition de vie. Cependant, la population blanche craignait que le marché ne les encourage à chaparder afin de revendre. À cet effet, en 1686, le *Common Council* décréta que les esclaves n'avaient plus le droit de travailler « sur le pont, à l'entrepôt ou au marché [...] près des biens de leurs maîtres respectifs » (Bond, 2005, 129, traduction de l'auteur).

- 31 En dehors des marchés, les esclaves aimaient également se retrouver à la taverne. C'était, avec l'église, l'institution sociale la plus importante des petites villes portuaires comme New York. Entre 1653 et 1664, on en compte 17, et deux fois plus en 1680 (Bridenbaugh, 1955, 111). La taverne était le lieu où se réunirent les premières assemblées municipales mais aussi où se côtoyaient des habitants de tous rangs sociaux, des immigrants, des étrangers et des marins. On venait y manger et y boire, y colporter des commérages, y chercher son courrier, des objets trouvés ou des armes, y lire son journal ainsi que faire un peu de commerce (Bridenbaugh, 1955, 107). Comme les Noirs libres et les esclaves étaient la plupart du temps exclus des églises, ils venaient se réfugier dans les tavernes qui leur procuraient un peu de divertissement après leurs dures journées de labeur, les faisaient sortir de leur isolement et fuir par l'imaginaire en écoutant les récits des voyageurs. Les archives judiciaires foisonnent d'exemples dans lesquels les Noirs libres et les esclaves profitaient de ce climat de tolérance et du laxisme des autorités pour s'offrir un moment de convivialité. Le 7 mars 1671, par exemple, Domingo et Manuel Angola, deux Noirs libres, furent jugés pour avoir diverti des esclaves et des engagés. On les somma de ne plus recommencer sous peine de perdre leur liberté et de se voir asservir :

They are strictly charged by the [...] court not to entertain [...] any servants or helps, whether Christians or negroes on pain of forfeiting their freedom in case it were again found, that they have harboured any servants or helps of others longer than 24 hours: which they were likewise ordered to communicate to the other remaining free negroes (RNA, v.6, 286).

- 32 Le marché comme la taverne offrait également aux esclaves la possibilité de participer à une économie souterraine qui leur permettait de compenser l'absence de vie sociale et leur apportait un confort à la fois psychologique et économique. En effet, les historiens Ira Berlin et Philip D. Morgan soulignent l'importance de ces actes pour la survie de l'esclave :

By producing food for themselves and for others, tending cash crops, raising livestock, manufacturing finished goods, marketing their own products, consuming and saving the proceeds, and bequeathing property to their descendants, slaves took control of a large part of their lives. In many ways the slaves' independent economic endeavors offered a foundation for their domestic and community life, shaping the social structure of slave society and providing a material basis for the slaves' distinctive culture (Berlin, Morgan, 1991, 1).

- 33 Lorsque les Africains étaient chargés de vendre des biens pour leurs maîtres, ils en profitaient pour tirer des bénéfices en fournissant des vivres qu'ils avaient eux-mêmes récoltés, du bétail ou des animaux qu'ils avaient chassés, des produits d'artisanat ou des vêtements qu'ils avaient cousus. Parfois, ces biens avaient été chapardés, pratique qui était très sévèrement condamnée par les autorités. Une loi de 1684 ordonnait « [qu'] aucun serviteur ou esclave, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, ne donne, vende

ou troque des biens quels qu'ils soient pendant leur service sous peine de punition corporelle » (traduction de l'auteur). La loi prévoyait de condamner l'esclave mais aussi la personne qui encourageait ce type de pratique en achetant, en acceptant de recevoir ou de troquer des produits avec des esclaves et prévoyait de la condamner à devoir rendre les biens ainsi acquis et de payer une amende de 5 livres new-yorkaises par transaction. Cette loi condamnait également toute personne libre s'appropriant à fournir à des esclaves ou serviteurs des vêtements, de la boisson ou des biens (*Colonial Laws*, 1894, v.1, 157-58). En 1702, une nouvelle loi interdisait aux New-Yorkais de « commercer avec des esclaves que ce soit en achetant ou en vendant, sans l'autorisation ou le consentement de leurs maîtres » (traduction de l'auteur). Cette loi prévoyait de condamner le contrevenant à une amende de £ 5 new-yorkaises ainsi qu'à une somme équivalente à trois fois la valeur de l'objet (*Colonial Laws*, 1894, v.1, 519-21).

- 34 En voulant limiter ces pratiques, les colons désiraient restreindre l'autonomie dont bénéficiaient les esclaves dans la ville de New York. Les autorités se rendaient compte que cette économie souterraine altérait les fondements mêmes du système esclavagiste. En tant que biens meubles, les esclaves étaient autorisés à ne rien posséder, encore moins à faire du profit. Cependant, l'environnement urbain, qui favorisait l'indépendance et l'autonomie de ses habitants, rendait le contrôle de ces activités extrêmement difficile. Les esclaves parvinrent à s'intégrer dans la société new-yorkaise au travers de leurs interactions commerciales avec les Noirs libres et les Blancs. Ainsi, cette indulgence de la population montre les limites de la racialisation de la société dans laquelle on permettait aux esclaves de s'offrir quelques instants de liberté et de tisser des liens communautaires même si cela pouvait saper l'institution esclavagiste. Cependant, il semblerait que si les Blancs engageaient des rapports commerciaux avec les Noirs, cela soit davantage par souci économique ou intérêt individuel que par pure compassion pour les esclaves et ce seulement lorsque l'ordre social n'était pas menacé.

## Conclusion

- 35 L'esclavage urbain à New York tel que nous l'avons dépeint ici dans la deuxième moitié du xvii<sup>e</sup> siècle était un univers relativement complexe. Si la formation d'un cadre de vie privé semblait être entravée par les contraintes du système et l'isolement des esclaves dans les foyers, la configuration de l'environnement new-yorkais, espace dense et concentré, favorisa la proximité entre les esclaves qui parvinrent à tisser des liens intimes ou communautaires dans leur foyer, dans le cadre de leur travail ou lors de fugaces instants qu'ils purent subtiliser. Cependant, à mesure que la présence africaine devint de plus en plus manifeste au tournant du xviii<sup>e</sup> siècle, les autorités coloniales accrurent leur vigilance et mirent en place dès 1702 les premiers codes noirs. Or, cette radicalisation et cette racialisation de la société ne surent qu'entraîner des formes de rébellion de plus en plus violentes chez les esclaves qui organisèrent en 1712 la première révolte en Amérique septentrionale dans laquelle neuf Blancs furent tués et sept autres blessés. Ainsi, les peurs fantasmées des propriétaires se muèrent en peurs réelles. En effet, les esclaves new-yorkais surent bel et bien profiter de la spécificité de leur environnement, réagissant à la violence du système tout en se servant des instants de liberté qui leur étaient accordés. Loin de subir les affres d'une institution bienveillante et assimilationniste, ils surent montrer leur détermination à résister et à survivre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- BERLIN, Ira, *Many Thousands Gone: The First Two Centuries of Slavery in North America*, Cambridge (MA), Belknap Press of Harvard University Press, 1998.
- , *Generations of Captivity: A History of African-American Slaves*, Cambridge (MA), Belknap Press of Harvard University Press, 2003.
- BOND, Richard E., « Ebb and Flow: Free blacks and Urban Slavery in Eighteenth-century New York », thèse de doctorat non publiée, The Johns Hopkins University, 2005.
- BRIDENBAUGH, Carl, *Cities in the Wilderness: The First Century of Urban Life in America, 1625-1742*, New York, Knopf, 1955.
- DOUGLASS, Frederick, *My Bondage and My Freedom*, New York Miller, Orton & Mulligan, 1855.
- English Manuscripts in the Historical Manuscripts of the New York Secretary of State*, A1894, New York State Archives, Albany.
- FERNOW, Berthold, *The Records of New Amsterdam from 1653-1674*, 7 vols., Baltimore, Genealogical Publishing, 1976 [1897].
- FOOTE, Thelma Wills, *Black and White Manhattan: The History of Racial Formation in Colonial New York City*, New York, Oxford University Press, 2004.
- GOODFRIEND, Joyce D., « Burghers and Blacks: The Evolution of a Slave Society at New Amsterdam », *New York History*, 59 n° 2, avril 1978), 125-44.
- GOODFRIEND, Joyce D., *Before the Melting Pot: Society and Culture in Colonial New York City, 1664-1730*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1992.
- GRANT, Anne MacVicar, *Memoirs of an American Lady: with Sketches of Manners and Scenery in America, as they Existed Previous to the Revolution*, London, Longman, Hurst, Rees and Orme, 1808.
- GREENE, Evarts B. et Virginia D. HARRINGTON, *American Population Before the Federal Census of 1790*, New York, Columbia University Press, 1932.
- HERSKOVITS, Melville, *The Myth of the Negro Past*, New York, Harper & Brothers, 1941.
- HODGES, Graham Russell, *Root and Branch, African Americans in New York and East Jersey*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999.
- IRVING, Washington, *Knickerbocker's History of New York*, New York, Putnam, 1865, <http://www.gutenberg.org/files/13042/13042-h/13042-h.htm> (page consultée le 17 mai 2013).
- JORDAN, W. D., *The White Man's Burden: Historical Origins of Racism in the United States*, New York, Oxford University, 1974.
- JENKINS, Stephen, *The Greatest Street in the World: The Story of Broadway, Old and New, from the Bowling Green to Albany*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1911.
- KRUGER, Vivienne L., « Born to Run: The slave family in early New York, 1626-1827 », New York, thèse de doctorat de l'université de Columbia, 1985.
- MAIKA, Dennis, « Slaves and Slaveholding in New York's Philipse Family, 1660-1750 », texte préparé pour la *Historic Hudson Valley Library*, septembre 1997, non publié.
- Minutes of the General Sessions of the Peace*, Municipal Archives, Surrogate Court's Building, New York City.

- MORGAN, Edwin, *Slavery in New York*, New York, New York City History Club, 1897.
- MOSS, Richard Shannon, « Slavery on Long Island: Its Rise and Decline during the Seventeenth through the Nineteenth Centuries », thèse de l'université de John Hopkins, 1993.
- New York County Surrogate's Court, *Abstracts of Wills on File in the Surrogates Office, City of New York*, Ithaca, New York, Cornell University Library, 1893.
- O' CALLAGHAN, E. B. et Bertold FERNOW, dir. et trad., *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York*, 15 vols., Albany, Weed, Parsons, 1865-1887.
- O' CALLAGHAN, E. B., *The Documentary History of the State of New-York*, 4 vols., Albany, Weed, Parsons & Co., Public Printers, 1850-51.
- , *Calendar of Historical Manuscripts in the Office of the Secretary of State*, Albany (NY), Weed Parsons, 1865-66.
- OSGOOD, Herbert Levi, dir., *Minutes of the Common Council of the City of New York, 1675-1776*, 12 vols., Albany (NY), Weed Parsons, 1901.
- PAGE, Willie F., *The Dutch Triangle: The Netherlands and the Atlantic Slave Trade, 1621-1664*, New York, Garland Pub., 1997.
- SCOTT, Kenneth et James A. OWRE, *Genealogical Data from Inventories of New York Estates, 1666-1825*, New York, New York Genealogical and Biographical Society, 1970.
- SCOTT, Kenneth, *New York City Court Records, 1684-1760: Genealogical Data from the Court of Quarter Sessions*, Washington, DC, National Genealogical Society, 1982.
- SHARPE, John, rev., « Proposals for Erecting a School, Library and Chapel at New York City [1712/13] », *New York Historical Society Collections*, 13, 1880, 341-63.
- STOKES, Isaac Newton, *The Iconography of Manhattan Island, 1648-1909*, 6 vols., New York, R. H. Dodd, 1915-18.
- The Colonial Laws of New York from the Year 1664 to the Revolution*, Albany, J. B. Lyon, 1894.
- WILSON, William Julius, « The Declining Significance of Race: Blacks and Changing American Institutions », dans Ernest Cashmore et James Jennings, dir., *Racism: Essential Readings*, Londres, Thousand Oaks, Calif, Sage Publications, 2001.

## NOTES

1. Le premier historien à avoir développé cette notion de bienveillance de la part des maîtres est Ulrich Bonnell Phillips dans *American Negro slavery ; a Survey of the Supply, Employment and Control of Negro Labor as Determined by the Plantation Régime*, New York, D. Appleton and Company, 1918. Ce dernier défendait l'idée selon laquelle l'esclavage n'était pas une institution rentable économiquement mais était nécessaire moralement afin de civiliser les Africains. Cette thèse fut largement contredite à partir des années 1960, notamment par Kenneth M. Stampp dans *The Peculiar Institution : Slavery in the Ante-Bellum South*, New York, Vintage, 1956, qui voyait l'institution comme un système cruel fondé sur l'exploitation des Africains.
2. New York est en effet placée au nord de la ligne Mason-Dixon (ligne de démarcation entre la Pennsylvanie et le Maryland) qui distingua les états abolitionnistes et esclavagistes à partir des années 1820.
3. Cet article s'inscrit dans la continuité de l'ouvrage de Thelma Wills Foote, *Black and White Manhattan : The History of Racial Formation in New York City*, de 2003, qui analyse la racialisation de

la société new-yorkaise aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles et de l'exposition de 2005 organisée par la *New York Historical Society* appelée « Slavery in New York » qui mit en avant la ville de New York comme étant « la capitale de l'esclavage américain pendant deux siècles » et donna lieu à la publication d'un ouvrage coédité par Ira Berlin et Leslie M. Harris (*Slavery in New York*, 2005) qui mit en lumière le développement parallèle de la colonie et de l'esclavage.

4. La grande majorité des études se cantonna aux villes du Sud d'avant la guerre de Sécession ou sur les communautés de Noirs libres à la période révolutionnaire comme Richard C. Wade, *Slavery in the Cities: The South, 1820-1860*, New York, Oxford University Press, 1964 ; Claudia D. Goldin, *Urban Slavery in the American South, 1820-1860: A Quantitative History*, Chicago, University of Chicago Press, 1976 ; James O. et Lois E. Horton, *In Hope of Liberty, Culture, Community, and Protest Among Northern Free Blacks, 1700-1860*, New York, Oxford University Press 1997.

5. Sur les 306 esclaves importés entre 1626 et 1664, on compte 174 hommes pour 132 femmes, soit un rapport de 131 hommes pour 100 femmes.

6. Il fallut attendre 1712 pour voir les taux s'inverser avec 476 hommes pour 499 femmes.

7. *English Manuscripts in the Historical Manuscripts of the New York Secretary of State*, A1894, vol. 41, p. 23a, vol. 41, p. 23b, New York State Archives, Albany.

8. Voir à ce sujet l'ouvrage David Narrett, *Inheritance and Family Life in Colonial New York City*, Ithaca, Cornell University Press, 1992.

9. Sur les 101 esclaves condamnés pour avoir participé à la conspiration de 1741, 71 furent déportés aux Antilles.

10. Une monnaie néerlandaise.

11. Le cimetière africain était situé en dehors de la ville dans une zone située entre les actuelles *Broadway* et *Chambers Street*.

## RÉSUMÉS

La particularité de l'environnement urbain new-yorkais se répercuta sur la forme que prit l'esclavage dans la deuxième moitié du xvii<sup>e</sup>. Les esclaves étaient le plus souvent isolés dans les foyers, en proie à la séparation et la revente mais vivaient sur un espace dense et concentré qui facilitait les rencontres. De plus, la variété des tâches auxquelles ils s'adonnaient leur conférait une certaine marge d'autonomie et leur permettait de bénéficier de quelques instants de liberté et de résister à un asservissement total. Ainsi, la ville de New York nous offre une nouvelle image de l'esclavage urbain, système contrasté dans lequel l'asservissement ne signifiait pas l'annihilation totale de l'individu.

The specificity of the urban environment in New York impacted the slave system in the second half of the 17<sup>th</sup> century. Slaves were isolated in the households, prone to separation and sale but lived in a dense space, which made encounters possible. Moreover, the great variety of tasks they carried out gave them much autonomy, which allowed them to benefit from some stolen moments of liberty and to resist their enslavement. The example of the city of New York thus offers us a new picture of urban slavery, a contrasted system in which enslavement did not mean total annihilation of the self.

## INDEX

**Mots-clés** : Esclavage urbain, New York, xvii<sup>e</sup> siècle

**Keywords** : Urban slavery, New York, 17th century

## AUTEUR

**ANNE-CLAIRE FAUCQUEZ**

Université Paris VIII - Vincennes-St Denis